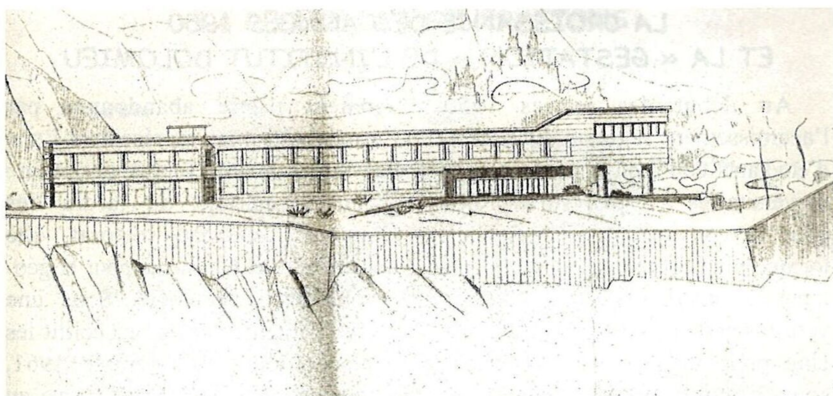
LA CROISSANCE DES ANNÉES 1950 ET LA « GESTATION » DE L'INSTITUT DOLOMIEU

Au début des années 1950, l'accroissement régulier du nombre d'étudiants conduisit les responsables universitaires à former des projets pour la construction de nouveaux locaux plus spacieux en remplacement de ceux de la rue Très-Cloîtres, vétustes et de plus en plus inadaptés. Une première esquisse fut établie sous l'impulsion du doyen Léon Moret. Le projet fut vivement encouragé par la Société des amis de l'université de Grenoble. Il prévoyait la construction d'un nouveau campus sur les terrains de la colline du Rabot qui venaient d'être abandonnés par l'armée. Ces vues représentent l'une des étapes de cette longue gestation : ascenseur partant du jardin des Dauphins, nouveau rectorat, cité universitaire et bâtiments pour la géographie et la géologie. Sous une autre forme, ce dernier accueillit les étudiants lors de la rentrée 1961, année qui vit également la prise en main des destinées de la géologie grenobloise par une nouvelle équipe de jeunes professeurs. Une prodigieuse croissance débutait, qui devait se maintenir pendant trois décennies.



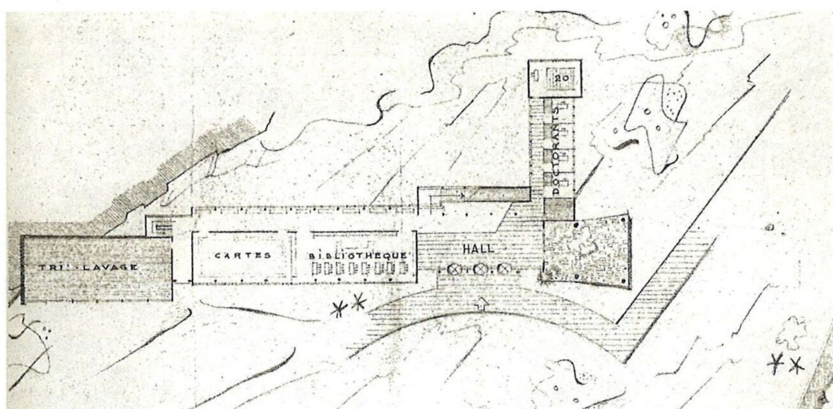
Projet de campus universitaire sur la colline du Rabot dans les années 1950. Le pont de la Bastille est en bas de l'image.

Archives Institut Dolomieu



Archives Institut Dolomieu

Voici la représentation de ce qui devait être le futur bâtiment de la géologie. D'après les plans conservés, il devait être construit sur l'esplanade où se trouve actuellement l'immeuble « Vercors » de la cité universitaire du Rabot. On trouve déjà cet aspect de « barre » et la présence d'une colonnade qui sera finalement réalisée quelques années plus tard pour l'Institut Dolomieu (cette barre était censée s'intégrer harmonieusement aux remparts et fortifications du Rabot). Bien que paraissant vaste à l'époque du projet, ce bâtiment serait très vite devenu complètement inadapté compte tenu du développement ultérieur de la géologie grenobloise. Il est vrai que nul n'imaginait la croissance fantastique des universités pendant la décennie 1960 !



Archives Institut Dolomieu

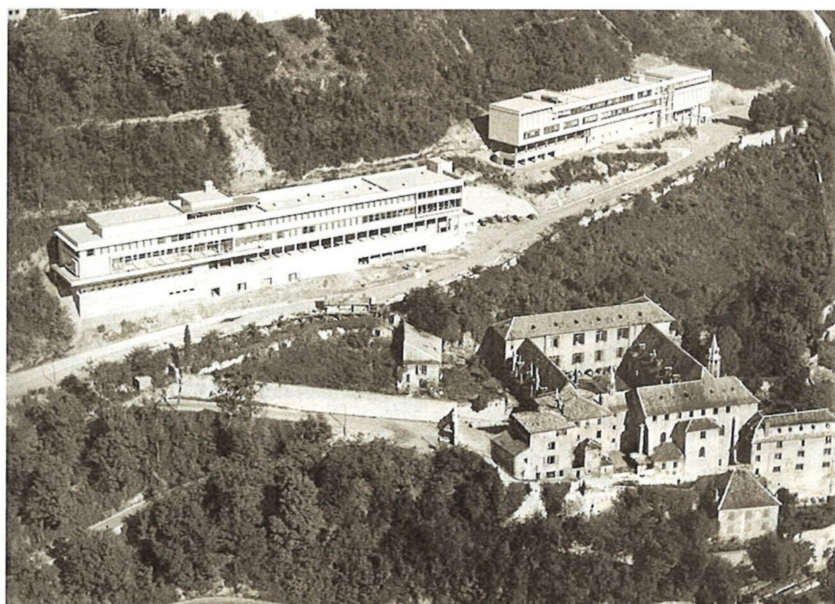
Sur ce plan du rez-de-chaussée du bâtiment prévu pour la géologie, la bibliothèque est bien lotie, mais un seul atelier était prévu et les bureaux des doctorants sont au nombre de quatre seulement. Et que d'espace perdu ! Au premier étage étaient situés les bureaux des professeurs et quelques salles pour l'enseignement. Ce projet, sous-dimensionné, fut rapidement remplacé par un autre qui donna naissance à l'Institut Dolomieu. Après l'achèvement, sur ces nouvelles bases, des Instituts de Géologie et de Géographie, le projet de campus du Rabot fut définitivement abandonné au profit de celui de Saint-Martin-d'Hères, construit vers la fin des années 1960 dans la zone inondable de l'Isère. C'était devenu une nécessité, mais cantonnait les géologues loin des autres disciplines, ce qui permit de nous accuser d'arrogance et nous fut reproché par la suite.

CONSTRUCTION DE L'INSTITUT DOLOMIEU



J. Debelmas

Après l'abandon du premier projet de campus sur la colline du Rabot, l'augmentation du nombre des étudiants et la vétusté des locaux de l'ancien évêché incitèrent à construire un nouveau bâtiment au-dessus du couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut. Le doyen Léon Moret lui attribua le nom d'Institut Dolomieu. Il ouvrit ses portes à la rentrée de 1961. Le doyen Léon Moret et Reynold Barbier, qui devait en être le premier directeur, examinent les premières superstructures en construction.



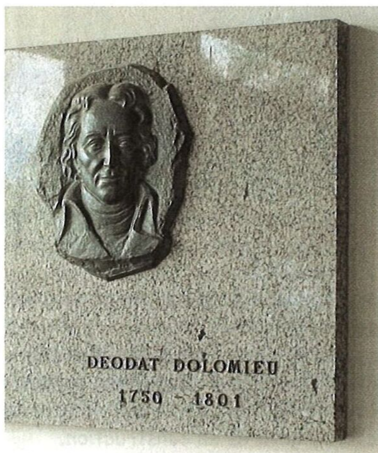
Archives Institut Dolomieu

L'Institut Dolomieu et, à droite, l'Institut de géographie alpine vers la fin des travaux, au printemps de 1961.

Le médaillon de Dolomieu

Ce médaillon orne depuis 1961 le hall d'entrée de l'Institut Dolomieu. C'est une copie de l'oeuvre du sculpteur parisien Giraud, réalisée pour orner le monument à la gloire de Dolomieu érigé en 1957 à Cortina d'Ampezzo, dans les Dolomites. Dans une lettre de janvier 2005, Robert Michel nous indique dans quelles conditions ce médaillon est arrivé à Grenoble : « avec l'accord de L. Moret, j'ai retrouvé cet artiste à Paris pour lui demander s'il serait possible de fondre une copie et à quel prix. Il me dit alors que je pouvais voir une copie que la marquise du Bouchage [une descendante de la famille Dolomieu] destinait au château de Dolomieu (Isère). J'ai rendu visite à la marquise dans son château de Triors à Châtillon-Saint-Jean (Drôme). Reçu comme un intrus, la marquise s'est amadouée dès que j'ai prononcé le nom de Déodat de Dolomieu et, de fil en aiguille, je suis reparti avec le médaillon ! La marquise était présente, en 1961, à l'inauguration. Entre-temps j'avais choisi dans les carrières de Combloux la dalle de protogine du Mont Blanc qui supporte le médaillon.

« J'ajoute que c'est L. Moret qui a tenu à ce que le "de" nobiliaire ne fût pas inscrit sur le monument, le "citoyen Dolomieu" l'ayant abandonné de lui-même pendant la Révolution française. »



H. Arnaud



Archives Institut Dolomieu

L'Institut Dolomieu : aquarelle du doyen Léon Moret, décembre 1961.

TROISIÈME PARTIE

L'INSTITUT DOLOMIEU
(1961-1999)



« … le nombre sans cesse croissant de chercheurs et d'étudiants avait amené la Faculté des Sciences à rechercher un emplacement susceptible de permettre la construction d'un institut moderne de géologie… Cet emplacement, après beaucoup de recherches, a finalement été choisi sur les pentes du Fort Rabot qui domine la ville au droit de la Bastille, face à un merveilleux et grandiose paysage. De ce point de vue, je ne pense pas qu'il existe en France et même en Europe, d'institut de géologie qui soit aussi bien situé. »

Léon Moret, 1962, *Trav. Lab. géol. Grenoble*, t. 38, p. 8

Lors de l'inauguration de l'Institut Dolomieu, en 1961, la géologie grenobloise disposait enfin, pour la première et la seule fois de sa longue histoire, d'un bâtiment de 5 000 m2, vaste, spacieux et spécialement aménagé pour ses besoins. C'était alors le laboratoire de géologie le plus moderne d'Europe et celui bénéficiant du panorama le plus exceptionnel sur les Alpes. Tout était largement suffisant pour le nombre d'enseignants et d'étudiants de l'époque. Seul l'extraordinaire développement des laboratoires techniques, survenu plus tard, n'avait pas été suffisamment prévu. Dans les deux cas toutefois, la croissance fantastique de l'Université française pendant la décennie 1960 n'avait pas été imaginée, et c'était bien compréhensible si l'on se réfère au très modeste développement qui avait été le sien depuis un siècle.

Pendant près de quarante ans, jusqu'en 1999, l'Institut Dolomieu a regroupé tous les géologues grenoblois et tous les enseignements de géologie. À partir de 1969, il fut le siège de l'unité d'enseignement et de recherches UER), puis de l'unité de formation et de recherches (UFR) de géologie de l'université Grenoble I, devenue l'université Joseph Fourier. L'Institut Dolomieu regroupa à partir de 1968 les chercheurs du Laboratoire de géologie alpine (LGA), devenu plus tard Laboratoire de géodynamique des chaînes alpines (LGCA). En 1977 cependant, la création sur le campus de Saint-Martin-d'Hères de l'Institut de recherches interdisciplinaire de géologie et de mécanique (IRIGM) se traduisit par le départ vers ce nouveau site de deux équipes de chercheurs et par la création de deux nouveaux laboratoires : le Laboratoire de géophysique interne et tectonophysique (LGIT) et le Laboratoire de géologie et de mécanique (LGA) où cohabitèrent géologues et géophysiciens pour le premier et géologues et mécaniciens des roches pour le second. Les géologues qui en faisaient partie étaient cependant rattachés à l'UFR de géologie, donc d'une certaine manière à l'Institut Dolomieu.

Ces quatre décennies de l'histoire de la géologie grenobloise (1961-1999) sont bien difficiles à résumer et à illustrer car, à la fin des années 1960, il y avait plus de 30 chercheurs de l'université et du CNRS, soit dix fois plus qu'à la fin des années 1940. Les thèmes de recherche foisonnèrent alors, comme ailleurs en France, avec des succès variés. Après avoir présenté les locaux de l'Institut Dolomieu tels qu'ils étaient au début des années 1960, les documents rassemblés résumeront l'histoire des équipes et quelques événements de la vie du laboratoire.

Troisième partie : l'histoire de l'Institut Dolomieu

Première période (1961-1968) : changement dans la continuité.
Deuxième période (1969-1989) : diversification et apogée.
Troisième période (1990-1999) : la fin d'une époque et l'intégration dans l'OSUG.

Un résumé sur la partie géologique de l'IRIGM et du LGIT figurera dans cette troisième partie car la plupart de leurs géologues ont appartenu, plus ou moins longtemps, à l'Institut Dolomieu.

L'INSTITUT DOLOMIEU EN 1963



Archives Institut Dolomieu

Le fameux meuble Hache dans la salle des actes de l'Institut Dolomieu. Il avait été construit pour exposer la collection du fameux géologue. Le fauteuil est aussi inscrit à l'inventaire du mobilier national. À gauche une aquarelle de Léon Moret représentant Dolomieu.



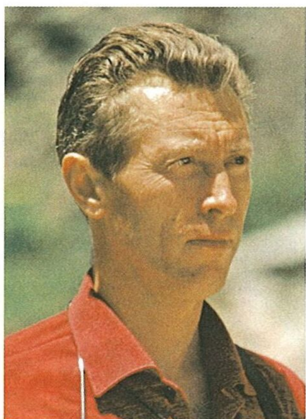
H. Arnaud

Bloc-diagramme du grand hall, repeint par Claude Kerckhove.

Léon Moret choisit l'emplacement de l'Institut Dolomieu sur un terrain libéré par l'armée et, en tant que doyen de la faculté des sciences, obtint les crédits nécessaires à sa construction. Des trois jeunes professeurs de son laboratoire de la rue Très-Cloîtres, c'est **Robert Michel** qui suivit les travaux et fit avec succès les démarches pour avoir les crédits indispensables à l'aménagement de tous les locaux. Avec la collaboration de Reynold Barbier et Jacques Debelmas, il conçut les plans des meubles des collections et fit les appels d'offres nécessaires pour leur construction et leur mise en place. Il créa, avec les « Forges de Strasbourg », les plateaux métalliques destinés au rangement des échantillons de collection dans les armoires métalliques des salles de dépôt. C'est à partir de ce moment que les « Forges de Strasbourg » commercialisèrent en France ces plateaux sous le nom de « plateaux à échantillons du professeur Michel ». Il créa aussi les boîtes à échantillons en plastique qui furent également commercialisées ailleurs en France. Outre son rôle dans la création des laboratoires techniques, dans l'obtention de postes de personnels techniques et administratifs, on peut dire que l'Institut Dolomieu n'aurait pas pu se développer matériellement dans d'aussi bonnes conditions sans son travail acharné pour la collectivité.

LA COLLECTION DE PALÉONTOLOGIE

M. Gidon



Jacques Debelmas.

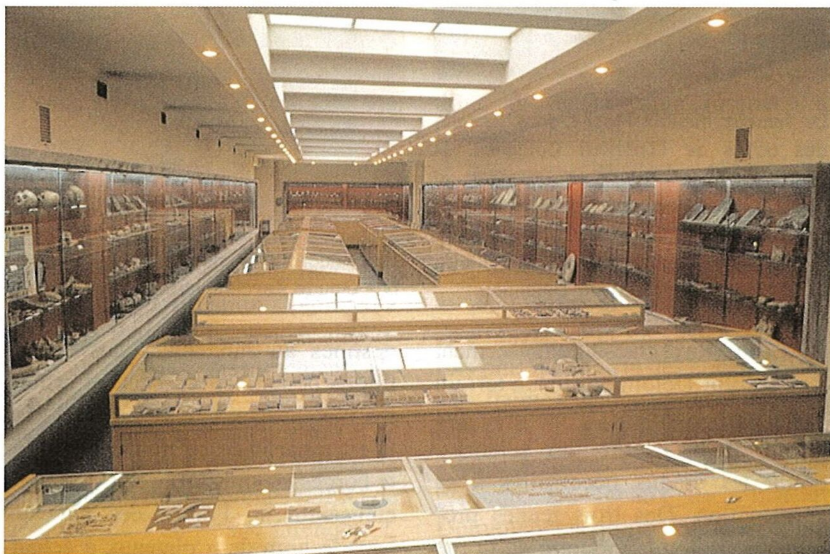


Jean-Pierre Thieuloy.



Martine Argot.

M. Gidon, 1964



La collection de paléontologie de l'Institut Dolomieu est l'une des plus belles au monde pour les ammonites du Crétacé inférieur, notamment pour celles du domaine mésogéen. Elle avait fait l'objet de tous les soins de Wilfrid Kilian qui l'avait enrichie non seulement par ses recherches et celles de ses élèves, mais aussi grâce à de nombreux dons reçus par son laboratoire. Elle fut déménagée en 1962 dans les nouveaux locaux de l'Institut Dolomieu, dont deux salles avaient été spécialement conçues pour la mettre en valeur. Le résultat de ce travail considérable et l'exposition dans les vitrines, qui peuvent encore s'admirer de nos jours, sont dus aux efforts déployés par Jacques Debelmas, Jean-Pierre Thieuloy et Martine Argot. La deuxième salle de la collection, consacrée aux fossiles et aux roches sédimentaires des Alpes françaises était située au même étage, du même côté du bâtiment. Elle fut déménagée au rez-de-chaussée une vingtaine d'années plus tard. La salle fut alors transformée. Quatre bureaux pour des chercheurs y furent aménagés.

LA COLLECTION DE MINÉRALOGIE



H. Arnaud

Vue générale de la collection de minéralogie dans le « bunker » du rez-de-chaussée de l'Institut Dolomieu (2004).

La collection minéralogique d'Émile Gueymard, qui était aussi ingénieur en chef des mines, était parmi les plus importantes de France, d'après M. Guillemin, spécialiste du Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM). Faute de place dans les locaux de l'ancien couvent des dominicains, elle fut vendue par Gueymard à la ville de Grenoble et déposée au Muséum d'histoire naturelle de la ville. En 1961, Robert Michel essaya de récupérer cette collection qui était alors laissée à l'abandon et retrouva la délibération du conseil municipal de Grenoble (datée de 1848 ou 1849) par laquelle la ville achetait la « collection de M. l'ingénieur en chef des mines ». Le gros registre d'inventaire de cette collection, écrit de la main d'Émile Gueymard, existe encore dans les archives de l'Institut Dolomieu. Robert Michel a rangé tout seul cette collection dans la grande salle qui lui était destinée au 2e étage de l'Institut Dolomieu (cette salle a été plus tard subdivisée en bureaux pour les jeunes chercheurs, puis en salle de cours). Au début des années 1980, la collection fut déménagée dans de nouveaux locaux situés au rez-de-chaussée. Elle fut alors rangée par Jean Girault et Étienne Audebaud.

R. Michel fut aussi responsable de l'élaboration et de l'achat des meubles de collections et des cuvettes à échantillons. Comme les photos le montrent bien, les meubles ont des vitrines horizontales pour la minéralogie et, à la demande de R. Barbier, des vitrines inclinées pour la paléontologie. Une grande partie de cette collection Gueymard et beaucoup des plus belles pièces appartiennent toujours au Muséum de Grenoble.



H. Arnaud

Cristaux de quartz, avec la macle de la Gardette.



H. Arnaud

Blende et galène dans un échantillon de la collection. La collection Gueymard, dont une partie seulement était conservée à l'Institut Dolomieu, est très intéressante car elle a permis de conserver des spécimens minéralogiques dont la plupart proviennent des nombreuses anciennes mines des Alpes françaises. Parmi ces filons, dont beaucoup étaient exploités au XIXe siècle, rares sont ceux qui sont encore accessibles de nos jours ou qui n'ont pas été complètement pillés. Ils témoignent donc d'une richesse patrimoniale du temps jadis.

LA BIBLIOTHÈQUE



Salle de lecture de la bibliothèque. Les grandes fenêtres, à gauche, donnent sur le grandiose panorama de Grenoble et des Alpes dauphinoises.



La salle de rangement du premier étage de la bibliothèque.

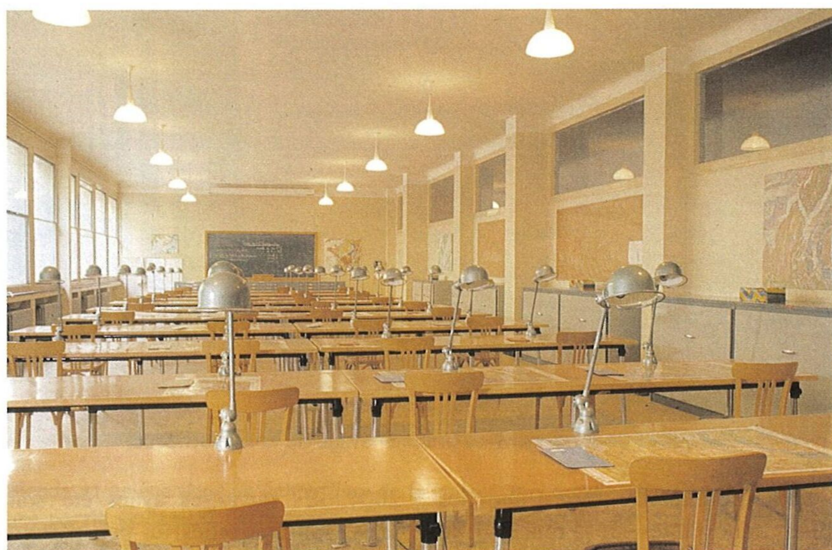
La bibliothèque était l'une des plus importantes de France. Elle avait été développée par W. Kilian qui avait obtenu qu'elle soit séparée de la bibliothèque de l'université de Grenoble. Elle n'existe plus depuis 2004, ses ouvrages ayant été soit jetés, soit éparpillés un peu partout en France ou à l'étranger. Tout au long de l'histoire ce fut le sort de bien des grandes bibliothèques à l'arrivée des barbares.

LES SALLES DE TRAVAUX PRATIQUES ET DE COURS



M. Gidon, 1964

La salle de travaux pratiques de minéralogie et pétrographie. Elle avait été entièrement équipée avec un lot important de microscopes neufs. Dans les vingt ans qui suivirent, le tableau fut agrandi et, surtout, la salle, qui était très vaste, fut divisée en deux parties, les deux premiers tiers servant toujours de salle de travaux pratiques de pétrographie, tandis que le dernier tiers donnait naissance à une petite salle qui fut utilisée plus tard au profit du nouveau DESS d'hydrogéologie.



M. Gidon, 1964

La salle de travaux pratiques de cartographie. Très vaste, elle permettait à plus de vingt étudiants de travailler à l'aise sur des documents cartographiques variés. Les deux salles avaient l'avantage d'être fraîches en été.



M. Gidon, 1964

Deux amphithéâtres faisaient partie des locaux d'enseignement. Le plus grand, illustré par cette photo, comportait 144 places, le plus petit avait une capacité d'environ 50 places. Ils étaient clairs et bien équipés, avec une salle de projection pour les films ou autres supports audio-visuels. Ils servent encore activement de nos jours, bien qu'une restauration importante soit nécessaire pour qu'ils retrouvent leur lustre d'antan. Les deux amphithéâtres étaient au premier étage, qui regroupait tous les locaux d'enseignement et beaucoup de bureaux d'enseignants.



M. Gidon, 1964

Les étudiants et thésards de troisième cycle étaient installés comme des rois dans une superbe salle - la salle Daniel Dondey - où ils disposaient de bureaux individuels (24 bureaux étaient disponibles : on voyait grand pour l'avenir !). Un tableau de Jacqueline Marval (le Saint Eynard) décorait le fond du local. Quelques années plus tard, cette salle fut transformée pour servir aux travaux pratiques.



M. Gidon, 1964

Le hall du deuxième étage servait de lieu de convivialité. La porte vitrée du fond à droite donnait accès à la bibliothèque, la porte en bois était celle du bureau qui fut longtemps occupé par Maurice Gidon. L'escalier est à droite et les bureaux des professeurs communiquaient avec un couloir qui débouchait à l'extrême droite du hall. Par contre, il n'y avait pas encore de distributeur de café.



M. Gidon, 1964

Les bureaux des professeurs étaient superbes (et parfaitement rangés) car tous disposaient d'un arrière-bureau bien pratique pour étudier le matériel récolté sur le terrain et y réaliser un certain nombre d'opérations. C'est là que se trouvaient documents et échantillons en grand désordre, sans lesquels aucun chercheur ne pourrait vivre ! Voici le bureau de Reynold Barbier, premier directeur de l'Institut Dolomieu. Remarquer au fond son panorama de la Croix des Têtes.

LES LABORATOIRES



M. Gidon, 1964

Une des salles du laboratoire de chimie.

Robert Michel eut la lourde tâche d'obtenir les crédits et d'équiper tous les locaux de l'Institut Dolomieu. Dès 1956, il fit modifier les plans pour avoir, en plus de l'atelier de confection de lames minces, trois laboratoires pour la chimie, la photographie et la spectrographie. Il obtint la création d'un poste de technicien pour le laboratoire de chimie et fit venir de Clermont-Ferrand une chimiste, Mlle B. Livebardon, devenue plus tard Mme Uselle, pour s'en occuper. Il réussit à acheter un spectrographe par fluorescence X et obtint la création d'un poste d'ingénieur CNRS qui fut occupé, pendant quelques années, par Jean-Baptiste Storet, un élève de l'École polytechnique. En 1966, il obtint les crédits pour l'aménagement des deux étages du sous-sol où furent transférés près d'une centaine d'armoires qui constituaient le dépôt des collections de paléontologie et de minéralogie. Toute la moitié inférieure du rez-de-chaussée, qui abritait jusqu'alors ces collections et quelques bureaux de chercheurs, fut cloisonnée pour y aménager de nouveaux laboratoires (géochimie, sédimentologie, micropaléontologie). Il réussit en même temps à obtenir la création de nombreux postes de techniciens. Ainsi, Robert Michel apparaît-il comme le père des laboratoires techniques de géologie de l'université de Grenoble.

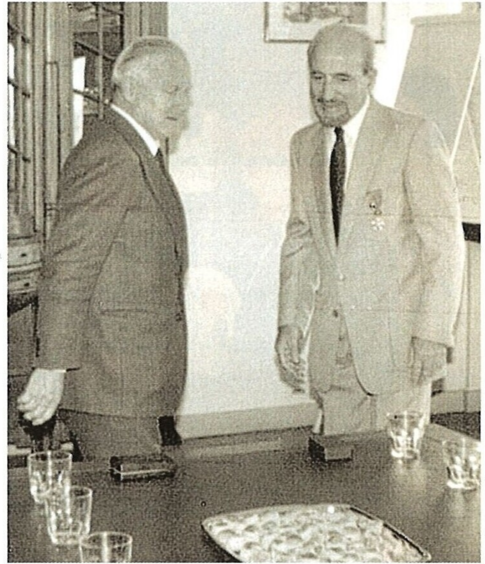


J.-P. Uselle

Bernadette Uselle.

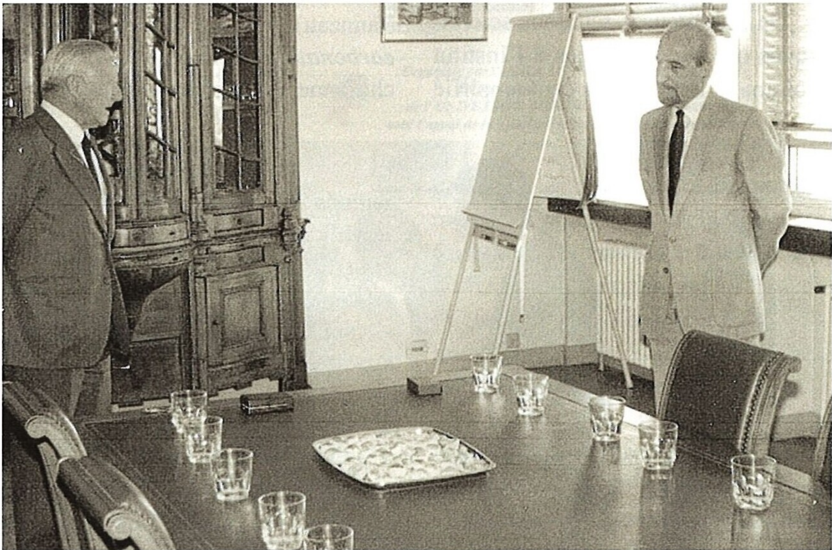
REMISE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Une petite réception amicale était toujours organisée à l'Institut Dolomieu lorsqu'un membre du personnel, qu'il soit enseignant ou technicien, recevait une décoration (Légion d'honneur, Ordre national du Mérite, Ordre des Palmes académiques). Plusieurs membres du laboratoire reçurent la Légion d'honneur, dans les années 1960 et 1970, souvent pour faits de guerre ou de résistance : Reynold Barbier, Maurice Belin (agent technique) et Armelle Fayollat (secrétaire-bibliothécaire). D'autres décorations, moins prestigieuses, telles que les Palmes académiques, étaient aussi décernées de temps à autre. Enfin, chaque prix décerné par la Société géologique de France était un événement fêté, car il soulignait l'excellence des résultats obtenus dans un laboratoire qui avait été si souvent à l'honneur.



R. Michel

Reynold Barbier vient d'épingler la Légion d'honneur et Robert Michel exprime ses remerciements (janvier 1987). Les murs de la salle étaient ornés d'aquarelles de Léon Moret.



R. Michel

Allocution de Reynold Barbier, en janvier 1987, lors de la remise de la Légion d'honneur à Robert Michel. La réception eut lieu dans la belle salle des actes de l'Institut Dolomieu où trônait le célèbre meuble Hache.

Aménagement des laboratoires techniques







P. Gibergy

Les laboratoires techniques furent considérablement développés pendant les trois dernières décennies du XXe siècle. Les crédits étant le plus souvent insuffisants, les chercheurs et techniciens de l'Institut Dolomieu se transformèrent souvent en bâtisseurs. Gérard Vivier en fut l'un des principaux artisans, mais beaucoup passèrent un certain nombre de fins de semaines à ces activités, notamment les directeurs de l'UFR de géologie (Claude Kerckhove) et du LGCA (Georges Mascle). On les voit ici, avec Pierre Gibergy, lors de la construction du nouveau laboratoire d'étude des traces de fission dirigé par Gérard Poupeau (novembre 1987).

LA PÉRIODE 1990 - 1999
LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Pendant près d'un siècle et demi, la préoccupation principale des géologues grenoblois fut l'exploration et l'interprétation des Alpes occidentales. Aux alentours de 1990, l'analyse détaillée des affleurements, la géométrie des unités structurales, la cartographie de la chaîne et son interprétation – qui avait été renouvelée grâce à la deuxième révolution des sciences de la Terre – faisaient partie d'une tâche achevée pour l'essentiel. Au même moment, la plupart des universitaires grenoblois qui avaient consacré leur vie à ce travail partaient, l'un après l'autre, à la retraite. C'est pourquoi le début de la dernière décennie du XXe siècle marqua la fin d'une époque qui avait débuté en 1849 avec la nomination de Charles Lory. La 13e Réunion des sciences de la terre à Grenoble, en 1990, en marque l'une des étapes.

Au même moment, toute la structure et les habitudes de l'enseignement supérieur furent modifiées. Ce n'est pas trop dire que la tutelle du ministère devint pesante, tatillonne, dirigiste, en même temps que les laboratoires étaient mis sous tutelle et de nouvelles règles édictées. Tous durent se fondre dans le même moule et malheur à ceux qui auraient eu ne serait-ce que l'idée de résister à ce nouveau conformisme. Il fallut se plier à cette volonté supérieure. C'est ce que fit Grenoble. Désormais, il n'était plus question des spécialités grenobloises, si grandes depuis si longtemps, tant pour la recherche que pour l'enseignement. Il convenait seulement d'essayer de faire comme les autres universités. C'était déjà oublier que l'inverse est préférable. C'était surtout provoquer des reconversions thématiques qui, pour la plupart, n'ont eu de succès que sur le papier des rapports d'activité. Pour hâter cette évolution, il convenait aussi de liquider l'Institut Dolomieu et l'Unité de formation et de recherche (UFR) de géologie. Ce fut fait avec la bénédiction d'une très grande majorité des intéressés, soumis à un chantage éhonté et séduits par de belles promesses dont tous savaient pourtant qu'elles ne seraient pas tenues. Le seul point positif fut le recrutement de jeunes maîtres de conférences, adeptes de nouvelles techniques qu'ils s'efforcent de développer : ce fut le début d'un renouveau. Espérons donc qu'il tiendra ses promesses.

La recherche

Pendant cette décennie, les recherches ont été réalisées au sein des trois ensembles suivants (seuls les deux premiers seront illustrés dans cette partie) :

- L'équipe de recherche des peuplements et paléoenvironnements alpins (**ERPPA**),
- Le Laboratoire de géodynamique des chaînes alpines (**LGCA**),
- Le Laboratoire de géophysique interne et de tectonophysique (**LGIT**), dont l'aspect géologique a déjà été évoqué et sur lequel nous ne reviendrons pas.

LE LABORATOIRE DE GÉODYNAMIQUE DES CHAÎNES ALPINES (LGCA)

La dernière décennie du XXe siècle fut une période difficile pour le Laboratoire de géodynamique des chaînes alpines. Alors qu'il avait été classé en tête de tous les laboratoires de France dans les années 1980 et qu'il avait su attirer de grands spécialistes (dont Patrick Le Fort, Michel Bonhomme, Jean Amossé), le LGCA eut, pour la première fois de sa longue existence, des difficultés pour son renouvellement de 1994. Ce fut encore plus difficile en 1998 et le laboratoire fut mis en « restructuration ». Un nouveau rapport fut rédigé, dans lequel certaines thématiques furent soigneusement gommées afin de mieux tenir compte des nouvelles modes. On nous fit savoir que ce n'était pas suffisant car les chercheurs grenoblois étaient vraiment trop mauvais mais que, si nous acceptions de déménager dans de nouveaux locaux que l'on envisageait de construire sur le campus, aux frais du contribuable, le renouvellement du laboratoire ne poserait pas de problème. On eut ainsi la preuve que certaines commissions du ministère avaient un pouvoir magique : transformer des chercheurs stupides en excellents scientifiques par la vertu d'un déménagement de 4 km ! Celui-ci eut lieu en 1999. Beaucoup s'en réjouirent : *Dolomieu delenda est* ! Devenus meilleurs, les chercheurs du LGCA passèrent avec succès les épreuves du renouvellement de 2002. Une seule critique fut émise cette année-là : où donc est passée la géologie alpine dans le programme quadriennal proposé ? On nous fit ainsi savoir qu'il ne pouvait y avoir de laboratoire spécialisé dans ce thème ailleurs qu'à Grenoble. Intégré depuis la fin de l'année 1999 dans l'Observatoire des sciences de l'univers de Grenoble (OSUG), le LGCA poursuit sa tâche. Espérons donc que la réunion de tous les géologues grenoblois sous le même toit puisse leur valoir au XXIe siècle des succès aussi éclatants que ceux obtenus aux XIXe et XXe siècles.

Les principaux axes de recherche du LGCA

Sous la direction de Georges Mascle, puis celle de Marc Tardy, de nouveaux thèmes de recherches se développèrent grâce à l'arrivée de jeunes chercheurs, tandis que la géodynamique alpine proprement dite périclita. Encore actifs dans cette première décennie du XXIe siècle, ces thèmes de recherches seront illustrés dans l'ordre suivant :

- **La géodynamique des Andes et de l'Himalaya,**
- **La géologie marine et ses implications sur la géodynamique alpine,**
- **Les calcaires urgoniens, modèle d'interprétation pour les plates-formes carbonatées éocrétacées,**
- **La géochimie des vieux socles et du magmatisme profond,**
- **La modélisation de l'érosion et de la sédimentation liées à la surrection des chaînes de montagne.**

LA MAISON DES GÉOSCIENCES



H. Arnaud

Le bâtiment de l'Institut de recherches pluridisciplinaires de géologie et de mécanique (IRIGM) avait été construit sur le campus de Saint-Martin-d'Hères en 1976. Deux extensions successives donnèrent naissance à la Maison des géosciences où, dans des locaux plutôt petits et assez mal conçus, ont été rassemblés plusieurs laboratoires de recherches, dont le LGCA qui a été inclus en 1999 dans l'Observatoire des sciences de l'univers de Grenoble (OSUG). Sans bénéficier d'un site aussi spectaculaire que l'ancien Institut Dolomieu, ce bâtiment est cependant dans un cadre bucolique, peuplé d'écureuils et de petits lapins.



H. Arnaud



H. Arnaud

Vue de la salle d'accueil du LGCA, au 3e étage de la Maison des géosciences. Ce petit local bien éclairé est orné d'aquarelles de Léon Moret et de deux vitrines dans lesquelles sont rassemblés quelques objets anciens, tel que le microscope qui a servi à Wilfrid Kilian et, probablement avant lui, à Charles Lory. À côté, la salle de conférence a été nommée « salle Dolomieu » en hommage au fondateur de la géologie dauphinoise. Une belle reproduction du tableau de A. Kaufmann (1789) est apposée sur l'un des murs.

GRENOBLE ET LES GÉOLOGUES ALPINS

Pendant plus d'un siècle, la ville de Grenoble vécut en symbiose avec ses géologues alpins. Parfaitement intégrés dans la cité, ils participèrent non seulement à sa vie culturelle par leurs cours et excursions publiques, mais accompagnèrent aussi pas à pas son évolution économique grâce à la part qu'ils prirent à l'étude des adductions d'eau, à l'implantation des cimenteries et à la réalisation de grands ouvrages de génie civil, notamment l'aménagement des chutes d'eau et la construction de grands barrages. Une puissante « association des amis de l'université » épaula les géologues universitaires et facilita nombre de réalisations parmi lesquelles la construction de plusieurs bâtiments. Tenant compte de ces liens, la ville de Grenoble honora la mémoire des géologues alpins en érigeant un monument et en donnant leur nom à plusieurs rues de la ville. Une promenade dans la ville permet de retrouver ces artères, même si peu d'habitants se souviennent encore des personnalités ainsi honorées ou ont seulement une idée de ce qu'elles ont réalisé. Espérons qu'une lecture de ces quelques pages pourra leur permettre de combler cette lacune.

Monument aux géologues des Alpes françaises



Le 10 septembre 1938 fut inauguré à la Bastille, en lever de rideau de la « réunion extraordinaire de la Société géologique de France dans les Alpes », le monument à la gloire des géologues alpins représentés par trois des plus prestigieux d'entre eux : Charles Lory (en haut), Wilfrid Kilian et Pierre Termier (en bas). Le médaillon de ce dernier avait été réalisé par Aymé Octobre, et les deux autres, à titre gracieux, par Léon Drivier, qui était l'auteur du buste de W. Kilian actuellement érigé à l'entrée de la petite salle de lecture de la Maison des géosciences (Observatoire des sciences de l'univers de Grenoble, Université Joseph Fourier).



Le monument aux géologues des Alpes françaises de nos jours. Le médaillon de Wilfrid Kilian a été volé il y a une dizaine d'années. Il a été remplacé, ce qui se voit bien sur la photo, mais le rendu est quand même assez différent de l'original.



Le plus ancien des géologues honoré par la ville de Grenoble est Déodat de Dolomieu. Cette rue longe le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.



Émile Gueymard fut le premier titulaire de la chaire de sciences naturelles de Grenoble. La rue Gueymard longe la gare.



Charles Lory fut le deuxième titulaire de la chaire de géologie et minéralogie. La rue Charles Lory est proche du carrefour des grands boulevards.

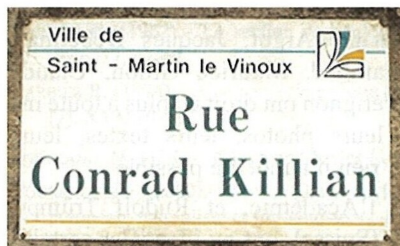


La place Pierre Lory, dans l'ancien village olympique, honore la mémoire de ce géologue qui fut aussi président de la section de l'Isère du Club alpin français.





Wilfrid Kilian fut le troisième titulaire de la chaire de géologie et minéralogie. La rue W. Kilian est située près du carrefour des grands boulevards. Une plaque plus récente de la même rue est dédiée à Wilfrid et à son fils Conrad. Au fil des ans les grenoblois se souviennent mieux de Conrad, dont la mort dans la rue Thiers avait été largement commentée et dont le souvenir a été encore récemment ravivé par des émissions de télévision.



À Saint-Martin-le-Vinoux, dans la banlieue nord de Grenoble, la rue Conrad Killian (*sic*) correspond à une partie de l'ancienne route de Lyon



Pierre Termier était professeur à l'École des mines de Paris. Ce n'est donc pas un géologue grenoblois. Son oeuvre alpine fut toutefois si importante qu'il figure sur le monument à la gloire des géologues des Alpes françaises. C'était aussi un très bon ami de Wilfrid Kilian. Il avait acheté une maison à Varces où il passa la fin des ses jours. La rue Pierre Termier jouxte la rue Charles Lory, dans le quartier proche du carrefour des grands boulevards où se trouve également la rue Wilfrid Kilian.



La rue Maurice Gignoux est l'ancienne montée du Rabot, vieille route militaire qui desservait les casernes situées à l'emplacement actuel de la cité universitaire du Rabot. Il était juste de donner le nom de ce grand géologue alpin à la voie qui permet d'accéder à l'Institut Dolomieu.

Le jardin Léon Moret s'élève derrière l'église Saint Laurent et longe la partie est des anciennes fortifications. Une belle plaque existait là il y a quelques années. Elle a maintenant disparu, remplacée par divers panneaux en bois. Osons espérer que la ville de Grenoble rétablisse prochainement la situation antérieure, permettant ainsi d'honorer la mémoire de ce grand géologue alpin.